

Châteaux en Espagne

Naïm Kattan

Number 107, Fall 2005

Écrire la ville

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/14278ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Kattan, N. (2005). Châteaux en Espagne. *Moebius*, (107), 45–56.

NAÏM KATTAN

Châteaux en Espagne

Le texte qu'on va lire est le premier chapitre d'un roman. Ron Taylor est un Noir américain qui vit à Montréal depuis son mariage avec une Montréalaise, dissimulant son identité et prétendant être de descendance espagnole. À la mort de sa mère, son fils se rend en Espagne sans donner signe de vie. Dix ans plus tard, celui-ci lui envoie une carte de vœux d'Espagne. Ron se rend dans ce pays à la recherche de son fils et découvre les villes qu'il a longuement scrutées dans des guides et des cartes.

*

De pied ferme, sans chercher son chemin, il s'est engagé dans la rue qui menait à la cathédrale-mosquée. Il passa devant la synagogue du square Maimonide sans s'arrêter. Ce n'est qu'au retour qu'il passa la porte, avança vers l'intérieur comme un habitué. Il avait étudié Cordoue pendant trente années dans des guides, des cartes, consultant livres et encyclopédies. Il se rendit ensuite à la cathédrale-mosquée, s'arrêta devant une colonne. « C'est bien cela », confirma-t-il, comme s'il répondait à un interrogateur pour lui dire qu'on ne l'avait pas trompé. Pourtant, ses impressions étaient inattendues. L'édifice n'était pas aussi impressionnant qu'il l'avait imaginé. Des colonnes et encore des colonnes, semblables à elles-mêmes jusqu'à la banalité. Élégantes, proprement alignées. Il traversa les allées, croisant des touristes en couples ou en groupes. Rares étaient les solitaires tels que lui. Il avait fait tant et tant de fois ce parcours dans sa tête, tout au long des années, l'avait si souvent décrit à sa femme Micheline et surtout à son fils Louis, toujours attentif, insatiable dans sa demande de détails et

de précisions. C'était pour lui un spectacle, le monument préféré du fabuleux pays qu'il apprenait, découvrait comme son véritable lieu de naissance. Ron abondait dans son sens. « Je viens de là », répétait-il, haussant la voix, fournissant les détails, les inventant au besoin.

Louis avait ainsi grandi dans l'apprentissage de son Espagne natale. Il vivait certes à Montréal, lieu de naissance de sa mère. Son père s'affirmait le descendant d'une grande lignée de savants et de navigateurs. Enfant, il l'avait surpris une fois en train d'inscrire sur le formulaire qu'il remplissait, sous la rubrique « lieu de naissance » : Chapell Hill, Caroline du Nord. « Un hasard, expliqua Ron. Mon père, grand marin, propriétaire de son vaisseau, s'était arrêté à Boston, contraint par une avarie. Attendant la fin des réparations, il fit la connaissance d'une jeune Américaine d'une grande beauté et de surcroît fille de pasteur, ce qui ajoutait un élément à sa noblesse. Il l'épousa. Elle lui donna un fils juste avant d'être emportée par la maladie. Ce fils, ton grand-père, dont tu portes le nom : Louis, fit des études de droit. Il refusa d'accompagner son père en Espagne où ce dernier mourut peu de temps après. »

Louis avait suivi ce récit des dizaines de fois. Adolescent, il demanda : « Où est-il mort ? » « À Saint-Jacques-de-Compostelle où il eut le privilège d'être enterré dans le cimetière de la cathédrale, lieu de pèlerinage qui ne le cède en beauté à aucun autre. » « L'as-tu visité ? » « Bien sûr, mais cela fait des années que je n'y suis pas retourné. Ta mère n'aime pas voyager et l'Espagne n'est pas son lieu de prédilection. Elle préfère la Floride en hiver et Cape Cod en été. » Louis le savait bien. Il avait toujours passé ses vacances aux États-Unis. « Moi aussi j'aime Cape Cod », affirma-t-il, une concession, une marque d'amour adressée à sa mère.

Micheline était infirmière à l'hôpital Notre-Dame, ce qui n'a pas empêché le cancer de l'emporter à cinquante-cinq ans. Louis venait alors de terminer ses études de génie. Il avait vingt-cinq ans. Ron, son père, n'avait jamais eu un métier précis, tour à tour concierge, chauffeur de camion, vendeur de légumes au marché Atwater. Louis croyait le

comprendre et le défendait auprès de sa mère. « Quand on est un noble d'Espagne... », concluait-il. Sa mère souriait en soupirant et gardait le silence. Il demanda à son père de l'accompagner lors de son prochain voyage en terre natale. Ron, dont le véritable nom était Ronaldo, disait-il, remettait toujours cette visite à plus tard. Le garçon s'enquit alors : « Comment cela se fait-il que nous portions le nom de Taylor ? » « Ma famille est originaire de Tolède, expliqua le père. Mon grand-père était un Casals, mais ses compagnons le surnommaient Toledano. Ma grand-mère choisit de l'affubler de son propre nom : Taylor. Autrement, elle aurait été forcée, disait-elle, d'affronter les préjugés et de raconter chaque fois sa vie. »

Ron s'attarda à l'intérieur de la cathédrale-mosquée. Il suivit le discours d'un guide japonais, fasciné par les vocables qu'il ne comprenait pas. Des visages indifférents, indéchiffrables. À côté, un autre groupe écoutait son guide en allemand. Il se demanda pourquoi ces groupes l'agaçaient, le mettaient en colère. Il était surtout désespéré de ne pas retrouver le lieu fabuleux qu'il décrivait à son fils Louis. L'était-il vraiment ? L'édifice avait peut-être mal vieilli et pourtant il ne lui paraissait point éblouissant dans son antiquité. Il avait tant de fois célébré la civilisation arabe et là, c'était la croix et les évocations du Christ qui prédominaient. S'était-il identifié aux Arabes ? Il affirmait qu'il n'était ni juif ni musulman d'origine mais un chrétien probablement métissé, converti. Sa famille était on ne peut plus espagnole. Pourquoi était-il là pour la première fois de sa vie ? Ces lieux, devenus familiers à force de les avoir décrits, lui semblaient aujourd'hui étrangers, lointains. Il ne voulait pas se l'avouer.

Cela faisait dix ans que Louis était parti. Quelques jours après la mort de sa mère, il avait fait sa valise, sans l'annoncer à personne et sans laisser un mot. Ron ne cessait de se questionner. Avait-il prononcé un mot blessant ? Pourquoi cette fuite, cette désertion ? Il guettait le courrier, attendait son retour. Rien. Il s'enquit auprès des camarades d'études qu'il avait l'occasion de croiser. Rien. Le silence. Une histoire d'amour ? Louis changeait de partenaire

régulièrement, mais ne fréquentait qu'une jeune fille à la fois. Un garçon sérieux, d'une autre époque, disait sa mère. Tout le monde aimait celle-ci, l'appréciait. Les médecins autant que les patients. Il avait eu quant à lui des aventures sans lendemain. Il était très souvent libre, désœuvré. C'était souvent pénible car on lui réclamait ce qu'il ne promettait pas et était incapable de donner. De plus, il aimait assurément sa femme et s'occupait de son fils, l'accompagnant au cinéma ou à des matchs de hockey, lui racontant constamment l'Espagne. Oh ! oui, un jour, bientôt, ils feraient le voyage ensemble, son fils et lui, ils prendraient alors un repas à Barcelone, au bord de la mer. Moment rêvé, inoubliable qui marque une vie. Puis ils iraient à Grenade et à Séville. Ensuite, ce serait le tour de Saint-Jacques-de-Compostelle et de Madrid. Cela vaudra la peine de prendre l'avion et d'atterrir à l'entrée du Prado. « As-tu déjà visité toutes ces villes ? » demandait l'enfant. « Évidemment. Tu n'étais pas encore venu au monde. Après ta naissance, il fallut tout abandonner pour s'occuper de toi, mon fils, mon unique, ma seule richesse. »

Ce fut comme un coup de tonnerre. Une carte de nouvel an postée à Cordoue. La cathédrale-mosquée. Une phrase : « Afin que tu connaisses » et, pour toute signature : « Ton fils ». Heureusement qu'il connaissait son écriture. Il était donc vivant, bien vivant. Et en Espagne, en quête de ses ancêtres. Pour que tu connaisses. Qu'est-ce qu'il racontait ? Il avait passé sa vie à lui raconter le pays. Il le connaissait mieux que quiconque. Et maintenant, son fils était à l'intérieur du site. C'était absurde. Des semaines s'étaient ensuite écoulées. Il n'avait pas pensé à donner son adresse, son numéro de téléphone. Rien. Et le voilà qui cherche un homme en Espagne. Son nom ? Taylor. Il n'a pas dû le changer. Car c'est celui qui est inscrit dans son passeport. Il sillonnera le pays pour le retrouver. À sa mort, Micheline lui avait laissé une petite fortune. Le compte en banque, les assurances, la pension. Il avait tout le loisir de parcourir le pays qu'il allait enfin connaître.

Ron attendit au lendemain matin pour prendre le train pour Séville. Il s'installa dans une chambre d'hôtel à

côté de la gare et dîna légèrement dans un petit restaurant. La découverte de la ville serait pour le lendemain.

Il se leva tôt, repéra la Juderia sur la carte et se rendit à la cathédrale. Subjugué, il ne savait pas où donner de la tête. Sur la photo, elle semblait plus petite, ramassée avec de multiples petits recoins et une grande variété de tableaux. Paysage désordonné s'étendant devant lui. Tout y était. Le Christ, la Vierge et une infinité de croix. Un déferlement d'or. Richesse exhibée, déployée. Il entendit un guide prévenir un groupe de touristes. Cette ville était le port où les marins rentraient chargés de butins, d'or. L'or du Pérou, destiné aux bijoux sauf pour une partie réservée à la célébration de Dieu. Gratitude et culpabilité. Qu'importe, l'or était en abondance. Il fut saisi par le déferlement d'une richesse qui n'avait pas besoin d'être ostentatoire. Ni témoin ni juge, il était simple spectateur. Il avait tant de fois, tenant dans ses mains des photos, poussé des exclamations d'admiration et de surprise. Aujourd'hui, Ron s'attardait dans un coin puis un autre et désespérait de sentir la beauté du lieu et des objets, ne parvenant pas à la cerner. Il avait souvent chanté les splendeurs de Séville à son fils. Mais là, les murs étaient muets. De l'histoire. La sienne, celle de ses ancêtres.

Pourquoi avait-il entrepris ce voyage ? Pour voir son fils ou pour fouler pour la première fois le sol de ses ancêtres ? Cherchant dans tout le pays, errant d'une ville à l'autre, il finirait bien par trouver ce fils à qui il avait transmis l'amour de l'Espagne et qui s'y était installé. Peut-être était-il lui aussi parti en quête de ses ancêtres, à la recherche des siens. Avait-il eu plus de chance que lui ? Les avait-il sortis de l'ombre, hissés à l'existence ? On passe sa vie à se tourner vers le passé. On a besoin d'ancêtres. On les imagine, on les cerne d'indices, on les dote de qualités. Bref, on les invente. Voilà qu'il s'embarrassait maintenant de réflexions oiseuses...

Il avait perdu la notion des jours. Ce devait être dimanche. Le soleil brillait. Radieux, franc, direct. Nulle dissimulation. Au square, à côté de la cathédrale, trois jeunes gens, portant violon, guitare et tambourin, jouaient

une mélodie qu'il ne connaissait mais qui lui sembla familière. L'homme à la guitare chantait : alléluia, gloria. Un appel ? Des hommes, des femmes, des enfants de tous âges s'alignèrent en rang, se donnant la main et dansant, un pas en avant, un pas en arrière. Des passants, des promeneurs s'arrêtaient, se joignaient à eux. Le cercle s'étendait, faisait le tour de la place, se doublant d'un autre cercle, suivi d'un troisième. On ne parlait pas et, au son de la musique, on entonnait : alléluia, gloria. Cela le ramena très loin en arrière, à Chapell Hill, à l'église des Noirs où sa famille célébrait la gloire de Dieu en chantant et en dansant. Il fuyait ces rencontres, les détestait. Attroupements tristes de résignation et de soumission. Aujourd'hui il n'entendait plus ces appels désespérés. Il était en Espagne, le pays des ancêtres, les vrais, ceux qu'il a choisis, et des sons semblables surgissaient du fond de la terre, le poursuivaient, le pourchassaient. Pas de répit. Présence illusoire. Il était temps de se lever, de prendre le premier train. Son fils n'était pas là, n'était plus là. À moins que... Il eut un sursaut. Se joindre à la ronde. Mais il était déjà si las, si fatigué, n'avait plus d'énergie. Il avait surtout la hantise de se retrouver à Chapell Hill.

Relevant la tête, la penchant vers l'arrière, il se mit à rêver de son lit, de Montréal. Qu'avait-il besoin de traverser l'océan pour visiter des églises ? Il n'y mettait plus les pieds à Montréal et sa femme ne se gênait pas pour exprimer ouvertement son hostilité à tout rituel. Il était là pour affirmer à Louis qu'il l'aimait. Mais si son fils ne s'en était pas déjà aperçu, il était peut-être trop tard pour le lui dire. C'était vrai. Il l'aimait. La vérité ? Laquelle ? En a-t-il vraiment connu une ? On vit tous dans des légendes. N'était-il venu que pour vérifier la sienne ? Il est évident qu'une légende ne se vérifie pas. Cette expédition n'avait plus de sens. Micheline détestait les longs voyages. Les Cantons-de-l'Est, Cape Cod. L'Europe ? Une seule fois : Londres et Paris. Il avait mis des semaines, des mois à la convaincre. Après tout, c'était elle qui réglait les factures. Les vieux monuments la laissaient de marbre et les hôtels étaient moins confortables que la maison. Quand il avait pro-

noncé le mot « Espagne », elle avait éclaté de rire. « Tu peux y aller si tu veux. C'est ton histoire à toi. » Elle s'en était toujours douté mais ne disait rien, car la légende lui convenait. Il n'avait rien à attendre de l'Espagne. Vérifiait-il l'exactitude des guides ? Il n'avait pourtant plus d'autre choix que de poursuivre son périple. Il tomberait sur son fils. Il en était convaincu.

L'avion atterrit à Barcelone. Il s'installa dans un hôtel à proximité des *ramblas* et de la mer. Le matin, il quitta l'hôtel, traversa le carrefour devant l'université et s'engagea dans la *rambla*. Des cafés, des restaurants, des magasins s'alignaient. Une foule de désœuvrés se déplaçant à pas lents. Il entendait des conversations en espagnol, en allemand, en anglais et même en français. Des touristes. Il n'était pas du nombre. Était-il nécessaire de quitter la chaleur et la quiétude de son foyer pour rejoindre les rangs des angoissés qui ne savaient quoi faire de leur temps ? La vacuité. On marchandait des montres aux marques ronflantes alignées par terre. Des faux. Les escrocs sont partout. Entre deux allées, un café. Il commanda un *americano*, prononçant le mot comme pour prendre une revanche. Un café régulier, ordinaire. Allait-il se plonger dans un journal ? *Il País* ? Il ne comprendrait pas. Le *Herald Tribune* afficherait sa marginalité. Il avait beau dire qu'il n'était pas un étranger, il finissait, comme d'habitude, par se cacher. Des couples de jeunes. L'uniforme. Des jeans décolorés, déchirés et des t-shirts avec des inscriptions bizarres en anglais. Aussi mal habillés les uns que les autres. Et puis voici le défilé des vieux. Des femmes défraîchies traînant des hommes ahuris, muets. Ce n'était assurément pas la joyeuse fête à laquelle il s'attendait. Des boutiques à n'en plus finir avec la même camelote qu'à Montréal. Se rendre jusqu'ici pour acheter une écharpe fabriquée en Chine ! Heureusement qu'il n'avait pas de cadeau à offrir. Et voilà le visage de Caroline qui surgit à l'horizon comme pour le rappeler à l'ordre. Il l'aurait renvoyée à son mari si le pauvre homme ne venait pas de mourir. « Tu ne vas tout de même pas te comporter en veuve joyeuse. » Il fallait régler cette affaire une fois pour toutes. Plus tard. Il avait amplement

le temps. Il était venu pour retrouver son fils, et il ne partira pas avant de le serrer dans ses bras.

Il changea de chaise, se mit à l'ombre. Le soleil est bénéfique, mais quand il tape... Il avait tant scruté des photos de ces *ramblas*. Il ressentait un décalage qu'il ne parvenait pas à expliquer. Oui, l'endroit était comme on le décrivait : vivant, grouillant, bruyant. Et pourtant il n'y avait que des fantômes qui déambulaient. Des âmes perdues. Il se prenait pour un indigène, un originaire du lieu. Il ne le dirait pas car personne ne le prendrait au sérieux. Il consulta sa montre. Onze heures. Trop tôt pour le déjeuner qui, ici, débute à deux heures de l'après-midi.

Il ferait mieux de rentrer à l'hôtel, s'allonger sur le lit et rester immobile pendant une heure ou deux. Micheline l'aurait secoué pour le réveiller, le sortir de sa somnolence. Il fallait aller jusqu'au bout du programme. Il n'avait même pas besoin de demander son chemin. Il connaissait les rues par cœur.

Il s'avança en direction de la mer, se promena sur la corniche, repéra le restaurant où il allait déjeuner, s'arrêta pour réserver une place. Plus tard, quand il revint, il consulta le menu. Un restaurant comme un autre, n'atteignant pas la hauteur où il l'avait placé. Il n'avait pourtant pas rêvé. Tout était décrit, inscrit dans les cartes et les guides. Tout lui semblait usé. Rien de neuf. Aucune surprise. Il n'allait surtout pas consulter une carte et encore moins un guide car il passerait pour un étranger.

Il était un père qui rejoignait son fils. Louis avait sûrement quitté l'Andalousie. Il ne passait certainement pas ses journées à visiter des églises et des musées. Était-il à Barcelone ? Cette ville ouverte aux quatre vents ne le retiendrait pas ; sa séduction serait vite épuisée. Ron scrutait les visages des passants. Toujours les mêmes. Des uniformes et des regards figés, sans marques, sans signes. Tant qu'il n'aurait pas retrouvé Louis, il se promènerait dans des agglomérations d'ombres. Il attendrait deux jours avant de se remettre en route. Louis s'était peut-être installé à Madrid. Ron décida de s'y rendre.

Arrivé là, il se fit conduire à l'hôtel Hyatt. Il ne pouvait pas se tromper car la réputation et le charme de l'établissement étaient reconnus. Il n'avait pas de réservation, mais l'hôtel pouvait l'accueillir. Les chambres étaient chères et il n'allait pas s'éterniser. Il était convaincu qu'il tomberait sur Louis. Un hasard miraculeux.

Il avait plu la veille et le soleil était encore gris, humide. Il décida de se promener, longeant le parc du Retiro près du Prado. Il n'allait pas dîner dans un restaurant recommandé aux touristes. Il mangerait une paella. Il consulta le concierge de l'hôtel qui lui indiqua l'adresse d'un restaurant valencien. Il avait faussement cru que la paella était aussi répandue que la pizza et les falafels. Non, il s'agissait d'un plat régional de Valence.

Le lendemain, il passa la matinée au Prado. Il demanda les salles de Brueghel, de Velázquez et de Goya. Il se demanda si les originaux confirmeraient les promesses des reproductions. Dans chaque tableau, il croyait déceler un coin non terminé. On percevait trop visiblement la peinture. Était-il trop habitué aux reproductions sans failles ? De plus, les visiteurs le dérangeaient, parlant trop fort, se tenant par la main, exhibant ostensiblement leurs rapports amoureux, allant jusqu'à s'embrasser comme s'ils étaient seuls au monde. Des jeans et des baskets. Une interminable armée d'hommes et de femmes dépourvus de goût, attirés surtout par les tableaux de Goya : des princes, des nobles et, sous l'apparat des vêtements somptueux, des visages ordinaires. La banalité du regard contrastait avec la richesse des ornements. C'est bien cette Espagne qu'il avait toujours cherché à connaître. Plus spectaculaire que dans ses cathédrales et ses mosquées. Une élégance qui n'avait pas à s'afficher tant elle était vraie. Il passa rapidement devant les tableaux saturniens des horreurs de la guerre. On les imaginait suffisamment, se dit-il, pour qu'on soit épargné de les contempler. Velázquez lui sembla plus équilibré. Il n'allait pas, comme Goya, de la beauté à l'horreur. Mais ici, contrairement à un livre où il était en tête-à-tête avec l'artiste, les toiles étaient laissées à elles-mêmes, sans protection contre les propos insipides et insignifiants de certains

passants. Il tentait de demeurer sourd aux commentaires des spectateurs, aux rires imbéciles qui brisaient le flot des émotions qu'il accueillait avec gratitude. À tel point qu'il se demanda s'il ne valait pas mieux se contenter des livres d'art plutôt que des salles de musées encombrées par les foules.

Le lendemain matin, il se leva tôt, se rendit au restaurant de l'hôtel pour le petit-déjeuner. Il consulta sa montre. Neuf heures. Personne ne l'attendait. Aucun rendez-vous. Puis, il eut soudain un sursaut. Comment se faisait-il qu'il n'y avait pas pensé plus tôt. L'ambassade du Canada ! Il remonta dans sa chambre et appela. Son fils, un Canadien, vivait en Espagne. Avait-il laissé son adresse à l'ambassade ? La réceptionniste le référa à une autre femme, canadienne aussi d'après son accent. Oui, on avait l'adresse de Louis. Il s'était bien enregistré à l'ambassade comme on conseille à tous les Canadiens de le faire.

— Voulez-vous me la donner ?

— Je regrette. On ne communique pas les adresses.

— C'est mon fils. Je veux le rejoindre.

— Vous pouvez lui laisser une lettre qu'on lui transmettra.

— Cela prendrait une éternité. Je suis à l'hôtel et cela coûte cher.

— Je regrette...

— Cessez de regretter et passez-moi l'ambassadeur.

— Il est parti hier à Ottawa.

— Et quand sera-t-il de retour ?

— Dans dix jours.

— Passez-moi le premier secrétaire.

— Il est en tournée. À Barcelone, à Saint-Jacques.

— Passez-moi quelqu'un d'autre, un conseiller, un attaché.

— Je suis l'agent consulaire.

— Attendez-moi. Je saute dans un taxi.

À l'ambassade, la réceptionniste lui demanda de patienter. Madame Turner était avec quelqu'un. Elle finit par le recevoir. Une femme sans âge, une maîtresse d'école, tailleur bleu, bien coiffée, du rouge à lèvres. Il n'allait tout de

même pas lui faire la cour mais décida néanmoins d'user de douceur, de séduction. Il tendit son passeport.

— Je vous prie de m'aider. Je suis le père de Louis. Je peux vous laisser mon numéro de chambre à l'hôtel. Appelez-le et demandez-lui de me joindre.

Il lui tendit la carte de l'hôtel avec son numéro de chambre.

— Je vais voir ce que je peux faire.

— Je ne suis pas venu ici pour faire du tourisme, même si j'ai mangé une paella et visité le Prado. Madrid est une ville remplie de ressources mais je suis impatient de voir mon fils.

Le lendemain matin, il se posta à la porte de l'ambassade à l'heure d'ouverture. Il attendit une heure l'arrivée de la dame. Elle l'accueillit avec le sourire.

— Votre fils a reçu le message. Il a appelé hier. Il vous donne rendez-vous demain à deux heures au restaurant Il Teatro. C'est spécial. Vous aimerez, j'en suis sûre.

Vingt-cinq ou vingt-six heures d'attente. Qu'allait-il faire ? Un temps maussade. Il ne pleuvait pas, mais les nuages étaient menaçants. À l'hôtel, il s'allongea sur le lit et alluma la télévision. Des chaînes espagnoles, la BBC internationale et un programme allemand. La télévision espagnole l'agaçait. « Elle ressemble à toutes les autres », se dit-il. Avait-il traversé l'océan pour subir les mêmes insignifiances ? Il se plaça devant la fenêtre, suivant des yeux la pluie qui tombait en trombes. Il n'allait pas affronter le déluge, n'ayant d'ailleurs nulle part où aller. Il déjeunerait à l'hôtel, s'installerait au salon, faisant semblant de lire le *Herald Tribune*. Tant pis si on le prenait pour un Américain. Dans la rue, des hommes et des femmes s'abordaient, se serraient la main puis disparaissaient. Il n'avait aucun lien avec cette ville. Un monde auquel il n'appartenait pas. La question le hantait constamment : pourquoi était-il là ?

Il arriva au restaurant une demi-heure en avance. « Je sais prendre mes précautions », se dit-il, satisfait de son coup. L'hôtesse consulta son registre. En effet, il y avait une réservation au nom de Taylor. Ainsi son fils n'avait pas changé de nom. Elle le conduisit à une table. Dans la semi-

pénombre du restaurant, il n'y avait qu'une seule autre table occupée. On y parlait anglais. Encore des Américains. Une salle étrange. Un théâtre comme le nom l'indiquait. Des rideaux. Une scène.